

ALLUSIONS ET CITATIONS LITTÉRAIRES

"Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis."

Vers de Molière, dans *Les femmes savantes*, actes III, scène III. Armande, Bélisse et Philaminte, en compagnie de Triseotin, forment le plan d'une Académie au moyen de laquelle elles se proposent de faire sortir la femme de l'infériorité littéraire, philosophique et scientifique dans laquelle l'homme la tient depuis trop longtemps; où elles seront les oracles du bel esprit et les distributrices des réputations.

Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa " République " il a fait le traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée ;
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE

Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages ;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

Ce vers, qui fait ressortir si énergiquement l'exclusivisme ridicule des coterie littéraires, méritait de rester proverbial et de devenir une des perles de notre langage figuré. Le mot *esprit* est souvent l'objet d'une variante amenée par les circonstances.

UNE PARTIE DE BACCARA

(Extrait des mémoires de Rochefort)

Charles Hugo, dont l'âme était essentiellement dépensière, ce qui le laissait constamment à court d'argent, me dit un soir :

— Mon cher, vous allez me rendre un grand service. Je ne sais pas comment j'arriverai à nouer les deux bouts ce mois-ci. J'ai déjà demandé à mon père des tas d'avances sur le mois prochain. Je n'ose vraiment plus le taper. Voilà ce que je voudrais : organiser ce soir une partie de baccara à laquelle il prendrait part.

— Mais, interrompis-je, il n'a jamais touché une carte de sa vie.

— Précisément. Il s'agirait, sans en avoir l'air, de l'amener à jouer. Vous seul avez assez d'influence sur lui pour obtenir ce résultat. J'ai besoin de huit cents francs. Au lieu d'être obligé de les obtenir par une scène, je m'arrangerais pour qu'il les perdît, attendu qu'il ne connaît même pas la marche du jeu et que rien ne me sera plus facile que de lui faire prendre des neufs pour des dix et réciproquement. De cette façon-là, vous m'épargnez des discussions ennuyeuses.

Bien que la loi n'admette pas qu'un fils puisse voler son père, le rigide François et moi ne pouvions nous décider à entrer dans les vues de Charles. Mais il fallut bien nous y soumettre. Il prépara pour le soir même, avec plusieurs amis, notamment la belle-fille de l'ancien directeur des chemins de fer belges, une partie de la famille où tout le monde s'attabla et qui laissa Victor Hugo isolé dans un coin du salon.

Au troisième coup de carte, Charles fit à son père une place à côté de lui, mais tout ce que nous parvînmes à obtenir, c'est qu'il jouerait

debout. Ce fut atroce. Quand Charles avait baccara, il abattait ses cartes et les jetait vivement dans la corbeille en criant :

— Neuf !

Et Victor Hugo payait. Il s'obstina, et je me demande où il se serait arrêté si, les huit cents francs indispensables une fois acquis, le fils prodigue n'était redevenu subitement l'honnête homme qu'il n'avait jamais cessé d'être.

Le calme avec lequel Victor Hugo déposait ses billets de banque sur la table était réellement touchant. Au coup précis de dix heures, il se retira considérablement allégé et monta se coucher.

Jamais il ne reparla de cette débauche et ne la renouvela jamais non plus. Je suppose qu'à la réflexion, il se douta bien un peu du coup que lui avait monté son fils ; mais, avec ce sentiment du devoir et de la responsabilité qui ne l'abandonna jamais, il accepta sans se plaindre ce châtement d'un instant d'oubli.

Un vieux missionnaire d'Annam

Là bas, dans le sinistre pays jaune d'Extrême-Orient, pendant la mauvaise période de la guerre, depuis des semaines, notre navire, un lourd cuirassé, stationnait à son poste de blocus, dans une baie de la côte.

Avec la terre voisine, montagnes invraisemblablement vertes ou rizières unies comme des plaines de velours, — nous communiquions à peine. Les gens des villages et des bois restaient chez eux, méfiants ou hostiles. Une accablante chaleur tombait sur nous, d'un ciel morne, presque toujours gris, que voilaient de continuels rideaux de plomb.

Certain matin, pendant mon quart, le timonier de veille vint me dire : " Il y a un sampan, capitaine, qui arrive du fond de la baie et qui a l'air de vouloir nous accoster. "

— Ah ! et qu'est-ce qu'il y là-dedans ?

Indécis avant de répondre, il regarda de nouveau avec sa longue vue :

— Il y a, capitaine... une manière de... de bonze... de Chinois, de je ne sais pas quoi, qui est assis tout seul à l'arrière. "

Sans hâte, sans bruit, il s'avancait, le sampan, sur l'eau inerte, huileuse et chaude. Une jeune fille à visage jaune, vêtue d'une robe noire, ramait debout pour nous amener ce visiteur ambigu, qui portait bien le costume, la coiffure et les lunettes rondes des bonzes d'Annam, mais qui avait de la barbe et une surprenante figure pas du tout asiatique.

Il monta à bord et vint me saluer en français, parlant d'une façon timide et lourde.

— Je suis un missionnaire, me dit-il, je suis de la Lorraine ; mais j'habite depuis plus de trente ans un village qui est ici, à six lieues de marche dans les terres et où tout le monde s'est fait chrétien... Je voudrais parler au commandant pour lui demander du secours. Les rebelles nous ont menacés et ils sont déjà près de chez nous. Tous mes paroissiens vont être massacrés, c'est très certain, si l'on ne vient pas promptement à notre aide. "

Hélas ! le commandant fut obligé de refuser le secours ! Tout ce que nous avions d'hommes et de fusils avait été envoyé dans une autre région ; il nous restait, en ce moment, juste le nombre de matelots nécessaires pour garder le navire ; vraiment nous ne pouvions rien pour ces pauvres " paroissiens-là ", et il fallait les abandonner comme chose perdue.

Maintenant arrivait l'heure accablante de midi, la torpeur quotidienne qui suspend partout la vie. Le petit sampan et la jeune fille s'en étaient retournés à terre, venant de disparaître là-bas, dans les malsaines verdure de la rive, et le missionnaire nous restait — naturellement — un peu taciturne, mais ne récriminant pas.

Il ne se montra guère brillant, le pauvre homme, pendant le déjeuner qu'il partagea avec nous. Il était devenu tellement Anna-

mite qu'aucune conversation ne semblait possible avec lui. Après le café il s'anima seulement quand parurent les cigarettes, et il demanda du tabac français pour bourrer sa pipe ; depuis vingt ans, disait-il, pareil plaisir lui avait été refusé. Ensuite, s'excusant sur la longue route qu'il venait de faire, il s'assoupit sur des coussins.

Et dire que nous allions sans doute le garder plusieurs mois, jusqu'à son rapatriement, cet hôte imprévu que le ciel nous envoyait ! Ce fut sans enthousiasme, je l'avoue, qu'un de nous vint enfin lui annoncer de la part du commandant :

— On vous a préparé une chambre, mon père. Il va sans dire que vous êtes des nôtres jusqu'au jour où nous pourrons vous déposer en lieu sûr. "

Il parut ne pas comprendre.

— Mais... j'attendais la tombée de la chaleur pour vous demander un petit canot et me faire reconduire là-bas, au fond de la baie. Avant la nuit vous pourrez bien me faire porter à terre, au moins ? reprit-il avec inquiétude.

— A terre !... Et que ferez-vous à terre ?

— Mais, je retournerai dans mon village, dit-il avec une simplicité tout à coup sublime. Ah ! je ne peux pas dormir ici, vous comprenez bien ! Si c'était pour cette nuit l'attaque ! "

Voici qu'il grandissait à chaque mot, cet être d'un premier aspect si vulgaire, et nous commençons à l'entourer avec une curiosité charmée.

— Cependant, c'est vous qui serez le moins épargné de tous, mon père ?

— Oh ! c'est bien probable, en effet, " répondit-il tranquille et admirable comme un martyr antique.

Dix de ses paroissiens l'attendaient sur la plage au coucher du soleil ; tous ensemble, ils retourneraient la nuit au village menacé, et alors, à la volonté de Dieu !

Et comme on le pressait de rester, — car c'était courir à la mort, à quelque atroce mort chinoise, que s'en retourner là après ce refus de secours, il s'indigna doucement, obstiné, inébranlable, mais sans grandes phrases et sans colère : " C'est moi qui les ai convertis, et vous voulez que je les abandonne quand on les persécute pour leur foi ! Mais ce sont mes enfants, vous comprenez bien ! "

Avec une certaine émotion l'officier de quart fit préparer un de nos canots pour le reconduire et nous allâmes tous lui serrer la main à son départ. Toujours tranquille, redevenu insignifiant et muet, il nous confia une lettre pour un vieux parent de Lorraine, prit une petite provision de tabac français, puis se mit en route.

Et tandis que le jour baissait, nous restâmes longtemps à regarder en silence s'éloigner, sur l'eau lourde et chaude, la silhouette de cet apôtre qui s'en allait si simplement à son martyre obscur.

Nous appareillâmes la semaine suivante, pour je ne sais plus où, et les événements, à partir de cette époque, nous bousculèrent sans trêve. Jamais nous n'entendîmes plus parler de lui, et je crois que, pour ma part, je n'y aurais jamais repensé, si Mgr Morel, directeur des Missions Catholiques, ne m'avait demandé un jour avec instances d'écrire une *petite histoire de missionnaire*.

PIERRE LOTI.

Dans un théâtre lyrique :

— Cette chanteuse a fait de grands progrès depuis que nous l'avons vue, ne trouvez-vous pas ?...

— Oui, c'est vrai... Autrefois, quand on la rappelait, elle rechantait... Maintenant, elle se contente de sourire et de saluer...

Le financier Z... riche à millions, disait, hier, à un de nos confrères qui a plus d'esprit que de fortune :

— Quand j'ai commencé les affaires, monsieur, je n'avais rien.

— Mais, alors, ceux avec qui vous les avez faites possédaient quelque chose ?